

LA TSARLE

Josette Ganioz-Zufferey

La Tsarle

NOUVELLES

Xenia

Du même auteur :

Plantes et savoir ancestral du Val d'Anniviers
Editions À La Carte, Sierre – 2003

La Cuisine aux Plantes sauvages
Editions À La Carte, Sierre – 2004

Petite Fille de la Montagne
Editions À La Carte, Sierre – 2004

La Tsarle
Editions Passages 54, St-Pierre-de-Clages – 2007

ISBN : 978-2-88892-127-1

Copyright © 2011 by Éditions Xenia

C P 395, 1800 Vevey, Suisse,

www.editions-xenia.com

info@editions-xenia.com

Tel : +41 21 921 85 05 Fax : +41 21 921 05 57

skype : xeniabooks

La Tsarle : mot provenant du patois annivard signifiant « la trace laissée dans la neige ». Une trace identique à celle que Joss a laissée dans le cœur de Mina.

La Tsarle

C'est un de ces jours de janvier, un peu froid, mais clair comme le sont les matinées de beau temps en montagne. Ma famille est réunie autour d'une table de fête. Mon mari, égal à lui-même, calme et souriant, sert l'apéritif. À ses côtés mes enfants et petits-enfants. Je les regarde dans cette salle à manger, toutes ces fenêtres, la lumière sur le bouquet de roses rouges. Tout est à sa place. Aujourd'hui j'ai cinquante ans. Cette petite voix venue de nulle part m'interroge depuis quelques semaines. Aussi bizarre que cela soit, aussi mal choisi que soit le moment, je me surprends à y répondre. J'ai l'impression d'avoir traversé le temps sans avoir vraiment existé.

Où sont mes rêves de jeune fille ? Les questions fusent dans ma tête. Me suis-je jetée dans cette vie comme beaucoup de femmes de chez nous, à corps perdu, sans un regard en arrière, avec pour seul objectif leur famille ? Oui, je fais partie de ces femmes qui donnent d'elles-mêmes ce que l'on attend d'elles. Mon éducation a été teintée par la religion qui a tracé bien des chemins sacrifices, dans le paysage serein de mon enfance, au sein d'une famille ouverte à la vie.

J'aime mon Dieu. J'aime mon église parce que je sais qu'elle peut être un lieu où il m'est arrivé parfois de voir ce qui n'est pas visible. Je n'aime pas la religion des hommes, elle a organisé mon esprit et oppressé mon cœur. L'image qu'il me reste de ces hommes de Dieu est celle du gendarme de mon adolescence.

J'éprouve une sensation nouvelle : la solitude. Je me sens si entravée. Mon corps est soudain gelé.

J'ai froid. Pourquoi n'ai-je pas une sœur à aimer, moi l'enfant unique, une sœur pour partager mon embarras ? Je ne sais que faire, j'ai honte. Personne ne comprend, mon mari ne bouge pas, pourtant son soutien me serait précieux... Je me sens vide. Regardant dans le miroir, je me vois plaquant contre moi un foulard de soie. Ce reflet est bien autre chose qu'un bout de tissu, c'est ma vie faite de brume et de lumière. Mais où sont passés les moments de fantaisie et le brin de folie ?

J'ouvre mes cadeaux. Au lieu de dire merci, je m'entends murmurer : « Où les avez-vous achetés ? » Ils me regardent, comme si j'étais un être venu d'un territoire lointain et terrible. L'interrogation s'est noyée au fond de leurs regards et à la place, j'ai vu monter comme une ombre redoutable, une incompréhension, un refus. Je comprends bien que tout ce noir n'est pas destiné à moi-même, mais à cet être qui cherche une issue et qu'ils ne connaissent pas.

Je vous aime. Toi qui marches à mes côtés depuis plus de trente ans, toi mon ancrage. Vous, sur qui j'ai veillé tant de nuits et bercé tant de bonheur. Comment pourrais-je ne pas vous aimer ? Mais j'ai besoin d'impossible.

Vos envols, mes enfants, et ce malaise tout récent : ce souffle froid et court qui m'empêche d'avancer, me forcent au changement. Ce que je veux, c'est me jeter dans ces journées qui ont mené d'autres femmes comme moi vers ce qu'elles cherchaient. Se battre pour un idéal, une reconnaissance ou un rêve. Mes racines sont si fortes qu'elles sont restées accrochées à la terre sans jamais faillir. Mes rêves sont devenus inaccessibles, ils n'ont jamais réussi à venir m'habiter. Mes désirs ressemblent à l'eau des ruisseaux, ils s'infiltrèrent dans la mousse et disparaissent aussitôt. Mon cœur est resté dans l'attente trop longtemps. J'ai besoin de chaleur et d'odeur rien que pour moi. Cela me manque depuis des années.

Ma vie a été faite de satisfactions qui se sont présentées à moi comme des bonheurs, je m'en suis contentée. Mainte-

nant, il me faut un peu de temps pour laisser entrer en moi toutes ces émotions oubliées et les rejoindre là où elles sont. Je n'ai pas eu longtemps à attendre, avant même que je me retourne, elles étaient là. Un coup de téléphone. Une chance. Je ne refuse pas l'invitation. Partir quelques jours ailleurs, dans le centre de la France pour participer à une table ouverte dont le sujet m'intéresse : « Le tourisme doux ».

Je suis arrivée depuis quelques heures. Je n'ai aucune idée de ce qui m'attend dans cette ville. Je saisis l'opportunité, donc j'irai personnellement creuser le sujet et ramener chez nous plein d'idées nouvelles.

Le premier jour se passe bien. Puis le temps change. La pluie froide de mars bat les vitres. Je passe la main sur le carreau embué pour essayer de voir au-dehors. Il fait noir, je quitte la Maison des Congrès. Mon hôtel se trouve à l'autre bout de la ville. Le vent fouette les arbres et les passants ressemblent à des ombres. Une feuille noire vient se plaquer contre mon parapluie. Je suis au milieu de nulle part, ne voyant pas les lumières des maisons les plus proches. Tout est plongé dans le noir. De pâles lueurs jettent des reflets grisâtres ici et là sur la chaussée. Une voiture s'arrête, je presse le pas. Dans cette ville que je ne connais pas, tout peut m'arriver : une agression ou alors une bonne action. Pourquoi ne pas ramener à son hôtel une femme seule dans la tempête ? La voiture se remet en marche et roule doucement. Arrivée à ma hauteur elle s'arrête à nouveau. L'homme qui en sort est grand. Le col de son imperméable cache son visage. Un frisson me parcourt. Il avance dans ma direction. Sa démarche n'est pas celle d'un citadin, un peu lourde elle pourrait être celle d'un gars de chez nous. Arrivé à ma hauteur il relève la tête. Mais je le connais, c'est bien lui, c'est mon ami, mon ami depuis plus de dix ans !

Les rafales s'arrêtent, la pluie cesse. « Bonsoir ! » C'est drôle la vie !

Il est tard, les bistros et les bars de la ville sont fermés. Je

l’emmène dans ma chambre sous les toits. Il me saisit, me fait tourner dans ses grands bras en riant. « Si tu savais, il s’est passé tant de choses dans ma vie depuis notre dernière rencontre. »

Pendant que nous parlons, assis sur le lit de ma petite chambre, face à face les jambes en tailleur, un courant passe. Nous sommes ensemble, ce qui est vide se repeuple. Le travail, le sport, qui est pour lui une deuxième nature, des histoires surgissent, des moments de mélancolie, des moments de comédie, tout nous traverse et nous traversons tout. Puis tout nous étourdit, nous tombons dans les bras l’un de l’autre. La vie nous envoie une pelletée de roses au cœur. Pendant notre sommeil les roses se sont déposées au fond de nos âmes. Au matin nous sommes tout étonnés du chemin qu’a pris notre amitié.

Le lit est très petit, est-ce le manque d’espace ou ma gêne ? Il est jeune, une bonne dizaine d’années nous séparent. Il me regarde au fond des yeux où se concentre mon mal-être, reste immobile, grave, va chercher dans mon cœur l’explication de mon attitude. Ce silence finit par nous faire du bien à l’un et à l’autre. Nous ne sommes plus seuls, de petits bruits étranges dans le couloir parviennent jusqu’à nous. ...Ils font l’amour. Nous nous regardons avec un sourire. Les autres aussi font l’amour. Nous sommes trois dans ce petit lit : lui, moi et notre stupéfaction. Au moment de nous quitter nous nous dévisageons avec interrogation, chacun dans son camp sûr de la folie de l’autre.

L’aube est là, puis le matin et maintenant que cela est arrivé, il me faut penser au retour.

Dans ce train qui me ramène chez moi, je suis absorbée par l’image de cette rencontre folle, de ce corps vigoureux. C’est étrange et familier, ce sentiment d’amour qui m’habite et qui tombe dans une case de ma vie qui n’était pas construite pour lui et qui bouleverse mon cœur. Mon corps, lui, perçoit la présence d’un homme vivant, un peu fou. Comment parler de

lui ? Comment s'aiment les êtres qui ne sont plus seulement des amis et pas seulement des amants ? Quel lendemain le ciel va-t-il nous réserver, nous qui avons été livrés au hasard, séparés par la différence ? Est-ce cela mon impossible ? J'ai tout à coup l'impression de vivre à reculons, comme un animal dénaturé. Je voudrais tout arrêter, ne pas avoir commencé, régler l'horloge de notre amitié au passé. Je compte sur les autres, ceux qui se sont un jour aimés pour me comprendre et effacer cet élan ou le transformer en buée ou en vent... Si grande est ma honte !

Le trottoir de la gare est mouillé, je marche sur la pointe des pieds. Il y a plein de gens autour de moi, cela ne m'empêche pas d'être seule. Le train prend de la vitesse. En bas, au bord du lac, des enfants jouent, insouciantes, quand dans ma vie de grandes choses se passent.

C'est une de ces journées où mes émotions sont plus proches des vagues que des neiges éternelles. Ce que je vis n'appartient pas au monde des gens comme il faut, mais je l'assume et je vais faire la seule chose qu'il est possible de faire : accomplir le désir normal de mon cœur. Puis, comme par enchantement, mes questions s'évaporent et son esprit ne me retient plus, il se mêle au quotidien.

Dans un bruit effrayant de ferraille, le train entre en gare. Je me suis assoupie. Je ne sais pas combien de temps je suis restée la tête appuyée à la vitre froide et humide de ce wagon, mais c'est alors que j'ai senti ce qui se passait en moi. Ce trajet, cette somnolence m'ont permis de trouver la réponse. C'est simple et évident, et cette évidence me soulage, je peux enfin pleurer. Maintenant son image me rattrape, une image différente. Je veux que ce moment l'ait marqué au fer rouge, qu'il soit gravé en lui comme un piton sur les dalles d'un surplomb. Je veux lui parler avec mes mains, déposer le scandale, effacer la honte. Je veux le revoir. Il me reste trente minutes de trajet. Le bus roule au milieu de la campagne. À ma droite un verger d'abricotiers, à ma gauche le Rhône. Que ce soit

en montagne ou en plaine, la nature m'inspire, m'attire. Ce que je ressentais me faisait souffrir et je ne sais pas pourquoi cela me faisait mal. Ce n'était pas de la souffrance, mais de la culpabilité, ce serpent noir qui se tordait sans fin dans ma tête. J'avais peur qu'il ne s'alourdisse et ne fasse basculer mon droit à l'éternité dans le néant. Les choses de la vie reprennent leur place. Comme il est doux d'en être à nouveau maître.

C'est la quatrième nuit sans lui. À mon réveil, la petite pointe de douleur qui s'est dépliée en spirale a repris toute sa puissance. Comme une épine de rosier plantée en pleine poitrine. Oh ! Si je pouvais rester ne serait-ce que quelques heures au calme. Ne pas être en contradiction permanente. Pour me permettre de reprendre mon souffle et éclaircir mes idées. Mais déjà l'instant suivant arrive, implacable, où l'insecte maladroite que je suis claudique vers un semblant de lumière. Car depuis mon retour, je navigue en eaux troubles. Je ne sais plus très bien qui je suis. Je me cherche depuis si longtemps ! Mais quelque chose est arrivé. Et en regardant par-dessus mon épaule, je rencontre la femme que j'étais : une femme louve, une femme sauvage qui s'ennuyait. Aujourd'hui, malgré cette instabilité qui m'habite, une femme nouvelle sculpte mon âme à la main.

J'habite un village de montagne. Mon école, mon apprentissage ont été les saisons qui rythment la vie des montagnards. L'amour de la montagne et la nature sont, pour moi, une sorte de survie. Cette appartenance me permet de faire face à l'avenir. Les résidus de la vie sauvage sont ce que je ressens, ce que je fais, ce que je vis. Cette vie qui vient de bien plus loin que mes souvenirs.

Ces derniers jours, j'étais une émigrée dans ma propre maison. Un moment au paradis, un moment en enfer. Aujourd'hui j'ai besoin de nature pour revenir chez moi.

Le jour commence à poindre, je marche. La vue du paysage me subjugué. Jamais la montagne n'a été aussi belle. L'aube

est d'une transparence immobile, à peine si les mélèzes du bord du ruisseau frissonnent... C'est ma vallée.

Le lac d'une couleur émeraude est mon compagnon de réflexion, sur lui se dépose avec douceur la solitude où tous les êtres peuvent grandir selon leur vérité. Je suis à la recherche de la mienne.

À l'endroit où le sentier commence, la forêt s'éclaircit. Ton ombre se profile dans le haut couloir qui me fait face, enracinée dans le sol comme un arolle. Malheureusement, tu t'estompes. Très vite une déception m'étouffe, me paralyse et je reste longtemps immobile, mon cœur en bandoulière. Comment vivre autrement ce chamboulement quand les sentiments se précipitent, évacuant eau et cailloux ? En même temps, je sens les bienfaits de ce lieu qui m'accueille et m'aide à préserver une part de moi-même. Chaque fois que je tombe, je viens lui réclamer l'image de ce que je suis. Entre l'image qui reste et celle qui revient, je finirai bien par me reconnaître.

Aujourd'hui, je comprends qu'il me faut utiliser au mieux mon temps et mon espace, mais je n'ai aucune idée de la façon dont je vais m'y prendre. Avant moi qu'est-ce qu'elles ont fait, les autres femmes ? Elles n'ont certainement pas passé leur temps à prier. L'impossible, est-ce que je veux vraiment le vivre ? Je pourrais retourner à ma vie bien installée. J'en connais l'ennui. Mais en interrompant cette relation naissante, que j'ai recherchée, j'aurais le sentiment d'être un peu lâche.

Je me remets à marcher, à respirer profondément, calmement et régulièrement comme un guide de montagne. Mes sens aspirent à la beauté et à la pureté de cet endroit. Tout mon être est envahi par les émanations qui me touchent avec une force incroyable. Apaisée, j'écoute la tempête de sentiments et d'émotions qui me transperce. Dans les pâturages de ma solitude, j'ai l'impression d'être un saxifrage qui se terre sous la mousse. C'est moi qui engendre mes peurs et ma solitude, je le sais bien.

Jusque tard dans l'après-midi, je marche encore. La nature est un temple dans lequel toutes les émotions se fondent en une seule pour devenir amour.

Je suis à nouveau chez moi. La vie reprend ses droits et moi mon chemin. Me revoilà contemplant les sommets et retrouvant ma liberté. À chacun de mes retours, mon lac des hauteurs m'apparaît encore plus beau.

Ce matin, comme promis, je te prends avec moi dans mes pensées. Je marche sur le sentier jusqu'à l'ombre de la forêt. Les grands sapins touchent mes épaules et leurs racines agrippées au rocher, plongées dans les fissures, me rappellent ta force. Je règle ma promenade sur le spectacle des couleurs et des fleurs blanches de printemps. Dans cet univers sauvage, il y a des replats enchantés où la lumière joue avec l'ombre, où les fleurs blanches des lisières et les fleurs violettes du soleil sont exactement à leur place. Tout n'est qu'harmonie. Puis, le sentier retrouve la pente et j'essaie de respirer en mesure, contrariée d'avoir à me battre contre ma pesanteur alors que les animaux de la montagne, même les fourmis, me narguent.

Assise dans le creux sans fissure de l'alpage, abritée du vent, je respire ce lieu d'où je viens. Tout autour de moi, à portée de main, se dressent les montagnes, cathédrales inatteignables qui ressemblent à des ruines en mouvement jamais semblables. Devant ces monstres, j'éprouve de l'angoisse en t'imaginant les gravir, puis la distance me délivre de leurs détails infinis. Les rayons du soleil y mettent de l'ordre et de la beauté. J'aime ces magnifiques sommets et je te comprends. Tu les gravis et tu es porté à l'isolement, à l'abstraction, à une spiritualité. Tu es l'homme qui croit avoir décidé d'escalader ces montagnes et tu mets du temps à reconnaître qu'en toi quelqu'un a déjà choisi et t'envoie au sommet, vers le divin. Et moi, toujours assise entre prairie et rocher, je me sens très proche de toi. Un pierrier, un peu de gazon rêche cousu à la racine des gentianes... ma vallée. Je lui appartiens, comme l'homme et la femme sont l'un à l'autre.

Le bonheur d'être ici me traverse comme le vent passe à travers l'arbre. Plus rien ne pèse sur ma vie. Je suis une avec la création, les hauts couloirs et la violence de leurs avalanches, le chant du ruisseau et l'herbe tendre où je pose mes pieds. La montagne me permet de rester debout entre ciel et terre, entre nos différences. Je reconnais en toi l'homme droit, généreux, à la sensibilité affilée, proche des valeurs de la vie. Si je pouvais expliquer la raison d'une vocation, l'origine d'une passion, cela éviterait bien des questions.

Joss est un battant. Son trop-plein d'énergie, il le puise à corps perdu et cela m'inquiète parfois. Combien de temps l'être humain peut-il tenir un rythme aussi fou ? Sa passion pour la montagne est née de l'odeur des chemins, du bruit d'un envol d'oiseau, du toucher du rocher, du silence des hauteurs. En faisant connaissance avec la montagne, il lui a donné son corps et son âme.

L'alpinisme est un sport qui s'apprend. Les marches interminables, les nuits sans sommeil au refuge, ces faces majestueuses à plus de 4000 mètres. Puis les satisfactions qui construisent et vous font devenir un peu plus homme. Ces joies immenses de voir de si haut les sommets buter contre le ciel. Partager un moment avec ces hommes forts, fiers et fiables que sont les guides de montagne, c'est une reconnaissance.

Joss le sait, la montagne est une amante difficile qui exige un amour inconditionnel. Son rendez-vous avec elle a été pris il y a longtemps déjà.

Moi c'est différent, je suis née là-haut. Cette terre est la mienne. Elle a bercé mon enfance, comme le courant des ruisseaux qui glisse parmi les fleurs aux couleurs de la vie, caressé par la mousse bordant les grands prés. Je suis comme le torrent, parfois calme et sereine, parfois prise dans un tourbillon, emportée par les démons. Retomber en cascade dans le creux de son lit me purifie de tout et de tous.

Je suis née de la montagne, je suis issue du glacier comme

une roche mal dégrossie avançant avec difficulté, forçant, choisissant un chemin à travers les éboulis. Ces cimes enneigées et les soirées en cabane ont été les jeux de mon adolescence. Des sentiments un peu froids mais limpides, donnés avec la simplicité des gens pauvres, sont nés. Élevée par une maman paysanne et un père souvent absent, j'ai vécu une adolescence bouillonnante de cris et de révoltes à jamais enfouis.

Pourtant l'eau qui coule sous le névé, la cascade qui hurle dans le lointain, le torrent qui a quitté son lit pour rejoindre la rivière, c'est moi. C'est la vie. Joss, la montagne et moi ne faisons qu'un, mais rien n'est simple. Lui, l'homme jeune et sportif, se trouve pris dans une relation qui le dépasse. Si l'intérieur de nos âmes ne se voit pas, il se fond dans le temps. Il ne connaît ni le passé ni l'avenir, seulement le présent riche et unique.

Apparemment, le présent ne lui suffit pas. Il cherche aussi à entrevoir son avenir. Il devient froid et distant comme quelqu'un d'autre. Il y a parfois des jours brumeux où l'on avance en aveugle. Si ce soir j'ose aller au-delà du silence des mots, c'est parce que j'ai mal. Mon étoile a pleuré et j'ai retrouvé mes peurs. Elle m'avait appris à dire oui ou non sans me blesser. Elle m'avait appris à croire à la générosité de la vie. Elle m'avait éveillée un matin au désir de rencontrer l'autre. Je l'ai rencontré et ce fut la fête. Puis, mon étoile a disparu et mes peurs sont revenues. Elles sont revenues... quand l'innocence d'un regard, l'étonnement d'un geste ou l'épuisement d'un sourire se sont heurtés au mur de la raison, de la réalité.

Pour toi, notre histoire n'est qu'une parenthèse, une relation forte mais éphémère. Pour la libellule que je suis, l'éphémère ne doit pas être alourdie par une armature. Il est un état de chose que l'on perçoit et que l'on voile ensuite. Apprenez, jeune homme, le chaos, les zigzags, les hauts et les bas, les tête-à-queue de la libellule, les loopings de l'insecte, c'est épouvantable pour une libellule, surtout si elle vit en montagne, son espérance de vie réduite à quelques heures de

bonheur. Ne refuse pas ce qui arrive, ce n'est pas le fruit du hasard.

Je suis une femme bardée de cicatrices, vulnérable et parfois puissante, qui avance sur le fil du rasoir. Il me faudra sûrement encore d'autres errances, d'autres enthousiasmes, d'autres étonnements et d'autres bleus au cœur avant de trouver la paix. La libellule qui sommeille en moi se réveille et l'éphémère me fait peur.

Comme beaucoup de nos semblables, nous avons des peurs et des désirs. Tu es venu vers moi, confiant comme un frère, partager les peurs que tu portais, dans ton corps, dans ta tête. C'est avec beaucoup de pudeur que nous avons fait ensemble ce voyage vers la douceur, la compréhension. Tes sentiments sont forts, car nous avons restauré des liens. Tu ne peux fermer la porte aux émotions et au partage.

Je comprends, Joss. Notre histoire, même si nous ne connaissons pas encore son visage de demain, a sa raison d'exister.

De ces journées passées entre nos rencontres, il en sort peu de bruit. Tout est enfermé. Sauf lorsque je ressens sa présence transmise par une mélodie, un paysage, un bruit. Même lorsque tout est silencieux, elle est à ma portée aussi légère qu'un froissement de page. De tous ces jours d'impossible, je reconnais les griffures de la vie, faite de feu et de cendres. Il y a des moments où je me demande si toutes mes cases sont bien rangées. Car je te parle sans arrêt dans ma tête. Peut-être bien que j'habille mon histoire avec des mots parce que j'ai peur de la réalité. Si vraiment je vis dans un rêve, je veux qu'il serve ici et maintenant, car mon histoire s'effacera au bout du sentier. Il me faut donc respirer profondément les instants de joie qui me sont donnés.

Puis demain est un autre jour. Il fait partie des meilleures choses. Je retrouve Joss pour quelques heures.

Ce chalet dans la forêt, les grands rochers qui l'entourent,

l'odeur du foin coupé, c'est magique. Nous sommes en montagne.

Je te vois qui tourne le dos au chemin de terre, la poussière te cache à ma vue, je viens à ta rencontre.

Soudain tout s'anime, les faucheurs dans le champ derrière moi, le jardin et ses fleurs. Puis la poussière s'estompe et tu me fais face, les sourcils froncés, grand et chargé de lumière. Je te rejoins, il se passe alors un échange clandestin plein de non-dits. Nous sommes follement heureux.

La lumière des bougies éclaire doucement. La pièce est invisible. Ton visage rayonne plus que le soleil, ton corps magnifique est l'expression même du masculin. C'est un de ces moments où j'apprends à ne rien dire et à rester dans la plénitude de l'instant. La montagne se repose dans l'ombre de la nuit, nous sommes là, écoutant nos émotions nous pousser dans le monde du plaisir. Enfin libérés, nous acceptons cet absolu, ce bonheur sublime et puissant que les mots ne permettent pas de nommer. Allongé dans la pénombre, tu me regardes et tu dis ces mots fous : « Je te connais depuis toujours, tout de toi m'est familier. » Il y a peu de temps nos chemins étaient différents. Pourtant au-delà de ce monde, au-delà du temps et de ce qui est éphémère, tu m'as enfin reconnue. Une grande tendresse nous enveloppe, tu es près de moi, les yeux clos comme si tu dormais, ton souffle est profond et régulier, tu es bien, le temps s'est arrêté.

L'espace entre ces moments translucides et la vie une fois encore s'assombrit. L'étrange aventure qui se détache dans la transparence bleue du rêve et le sombre de l'interdit progresse lente et solitaire. Ces moments sont forts, ils sont comme des orages, des tremblements de terre. Ma liberté s'échappe, s'enfuit. Ne plus te revoir, renoncer à mes rêves, casser la magie... Il faut me comprendre. Il y a comme cela des amours qui enchaînent et je refuse, à mon âge, de me perdre dans tes yeux, dans ta voix. Ce n'est pas toi, mais la résonance de tes mots. Tu connais l'importance des mots pour moi. Ils

ne s'en vont pas, ils se déposent ou continuent de voyager en moi, vibrations subtiles, invitations silencieuses. Je préfère en rester là. Ne plus avoir mal.

J'aimerais partir très loin vers le cœur du sommeil au-delà des rêves, là où le fardeau des années n'en serait plus un. Je le sais, la chance de vivre une telle émotion, un tel sentiment demande beaucoup. Elle exige d'exister. Alors tout devient possible. L'éphémère n'est qu'apparence.

Les jours passent, la terre elle-même se contracte pour me faire avancer. À part quelques coups de téléphone, rien ? Je reprends ma vie en main.

Puis, quelque chose venu de très loin, comme l'éclair, me rattrape et me fait comprendre que l'amour ne s'arrête jamais. Il est temps que j'apprenne à me détacher des idées reçues et à accepter les différences. Je commence à m'écouter.

Plongée dans la nature, je vais à la rencontre de mes émotions. Tout ce qui me réchauffe, la lumière, le souvenir, la pensée ne sont que les reflets de mon âme. Le temps de la réflexion et le recul agissent comme une décharge électrique, un coup de tonnerre. Je comprends enfin qu'il n'y a pas de chemin qui conduit du temps au non-temps et que tous nos choix quels qu'ils soient nous font avancer. Mon choix à moi, aujourd'hui, c'est de partager avec Joss un bout de route. En me couchant le soir avant que le sommeil ne me surprenne, en me levant le matin quand la torpeur est encore là, je me promène entre rêve et réalité.

Je te vois, je te sens. Je revis nos nuits pleines de toi. Je me souviens de ta manière de croiser les bras au-dessus de la tête ou de revivre un stress, résidu de la journée. Je revois tes sourires à je ne sais qui et ce maudit duvet qui me cache ton visage. Il m'arrive de chercher des étapes au destin, quelque chose qui ferait se tenir ensemble les êtres et leurs histoires.

La nuit tombe doucement. Assise dehors sous les arbres, je t'écris et espère un appel de ta part. As-tu ramené les enfants,

es-tu avec une autre femme ? Mon cœur a un drôle de pincement... Serais-je jalouse ?

Encore un week-end sans nouvelles de toi. Un week-end pas comme les autres, chargé d'orage.

Dimanche en fin d'après-midi, une coulée de terre, d'herbe et de rochers s'est détachée des hauteurs au moment où je redescendais de la cabane. Quand l'inquiétude m'a envahie, j'aurais voulu m'abriter dans ta force. J'aurais voulu partager cet instant avec toi. Toi, moi et la montagne en colère. Elle m'a tout donné, tout appris, cette montagne.

Au milieu de ce tumulte, sur un mur abrité d'un vieux chalet d'alpage, seul endroit tranquille pendant quelques heures, j'ai appris à écrire des messages sur mon portable. Pour essayer de partager avec toi ce sentiment de puissance et de peur.

Les rochers tombaient de partout en roulant vers le lac, le bruit qu'ils faisaient dans l'obscurité, c'était effrayant. Face aux éléments déchaînés, je me suis sentie toute petite.

Revenue chez moi dans le calme du bas de la vallée, j'ai mesuré la profondeur de ce qui me lie à toi. Il n'y avait plus de différences, ni de barrières, seulement la douceur et la beauté de notre rencontre.

Ce lieu où je me trouve est un champ voilé de brume à la lisière de l'amour. La fenêtre restée ouverte laisse entrer une douce odeur de lavande. Le rideau bouge légèrement, c'est un souffle qui s'envole vers les hauteurs, emportant avec lui mes dernières pensées, les mêlant à toutes les autres qui montent vers les nuages et qui se fondent là-haut dans l'obscurité. Une luminosité floue laisse deviner les étoiles dans cette brume teintée de bleu.

Le téléphone m'arrache brutalement à ma rêverie. Dans l'obscurité totale, guidée par le son, je marche dans la maison vide à la recherche du perturbateur. Et si c'était lui ? Mon cœur se met à battre un peu fort, l'émotion me serre et retient les mots derrière mes lèvres... C'est bien lui.

Joss, un appel comme celui-ci d'accord, mais pas trop souvent car mon cœur a failli s'arrêter ! Ainsi, tu as enfin pu accepter l'osmose qui nous unit. Nous sommes invraisemblables, mais nous sommes.

Tous les deux, nous avons trouvé un abri pour nos sentiments. Tu le connais, ce refuge où il fait si bon s'arrêter après une longue marche. Nous avons besoin de ce repli, de cette pause sentimentale faite de confiance, de respect et de sensualité, afin de nous reconstruire et repartir enrichis d'expérience et fortifiés de l'intérieur. Et pour moi accepter de vieillir tout simplement. Tu es mon amour d'automne. L'automne c'est beau, tu sais. La nature s'habille de feu pour un dernier spectacle avant la neige.

Mon automne, je le sens, va être flamboyant, plein de chaleur et de rêve grâce à toi. Mais l'été n'est pas encore là et mes pensées volent vers toi.

Il n'y a rien de plus surprenant que ce qui est familier, comme ces moments qui, petit à petit, reviennent à la surface.

Mes mains se promènent sur ton corps, effleurant ce granit très solide. Peu à peu, avec douceur et amour, il devient malléable et fond sous mes caresses. Là, tu es à moi. C'est beau et chaque fois j'ai l'impression de mourir un peu.

Après ces moments qui reviennent, ces moments de pur rêve et de magie, j'ai besoin de t'écrire.

J'aime t'écrire quand le soir tombe, quand tout se charge de paix et de calme et que je deviens perméable.

Je pense à ta vie d'avant. À cet avant où j'étais ton amie. Je pense aux femmes qui ont quitté ta vie, quitté ton lit. Je pense à toutes les fois où tu dors seul, à tes rêves d'amour et, comme une adolescente, j'espère que tu finiras par rêver de moi. C'est incroyable, mais avec toi j'ai souvent cette envie de folie, cette envie de frôler l'inconnu.

Oui, j'ai envie de danser avec la déraison et de vivre pour un instant l'impression étrange de narguer la vie comme ça,

pour le plaisir. Mon grand, je te donne mon cœur, mon âme. Je te donne chaque souffle de moi, tout est à toi. Je te donne toutes les femmes que je suis. Je serai ton ombre. Tout cela pour me faire pardonner d'avoir le goût de te goûter. Pour me faire pardonner de t'aimer parfois malgré toi. La vie a fait de moi une balle qui bondit au gré de mes émotions et mes culpabilités et, bien sûr, j'ai besoin de ces chauds et froids pour me sentir vivante.

Depuis quelques semaines, je suis étourdie par cette tendre sensibilité qui me traverse. Lorsque je m'éveille le matin, je n'ai aucune certitude d'être encore là au coucher du soleil, alors je regarde la montagne et je lui dis merci de faire que ma vallée soit si jolie.

En ce moment, la lumière du soleil entre par la fenêtre ouverte. Des grains de pollen dansent dans ses rayons, ma petite-fille les regarde amusée, elle ouvre sa main où se déposent de petites taches jaunes.

Mon Dieu, je ne dois pas oublier que nous sommes une famille. Le vrai sens de ma vie est là dans la douceur de cette matinée de printemps. Je regarde dehors, le temps est fait de souvenirs, de liberté et de sentiments non entravés. Alors pourquoi cette peur ?

Mes moments de galère, je les ai. L'injonction de Socrate, le « connais-toi toi-même », me pose problème, mais je me surprends, car chez moi personne ne soupçonne cette pagaille intérieure. Pourtant, je dois faire face à cette situation nouvelle, réapprendre à m'aimer, à oser me regarder autrement, avec douceur et retrouver l'honneur des choses dites. Malgré ce champ obscur, silencieux, où même le rêve n'entre pas, je me veux debout.

Bien souvent, la nuit m'apporte une certaine paix, car après une ou deux heures de profond sommeil, je me trouve de l'autre côté de la frontière du bien et du mal, dans un silence sans souffrance, sans regret, mais à la lisière de l'amour où

quelque part comme une nuée marque sa trace, les sentiments sont là à fleur de peau.

De ciel bleu, je ne veux pas parler de peur qu'il ne se voile. Aujourd'hui, mes émotions sont un peu gris foncé. Si Joss a des mots forts qui font plus de dégâts qu'une bonne correction, je ne peux m'en prendre qu'à moi-même, car mes humeurs sont par moments méli-mélo. Mes doutes, je le sais bien, ont le pouvoir de l'exaspérer, mais il a le droit de connaître le flot de mes pensées.

Je déteste son caractère autoritaire, ses remarques un peu lourdes et parfois blessantes. Je suis une femme de la terre et le respect m'a été appris. Si je suis prisonnière, ce n'est ni de sa jeunesse, ni de son physique, mais bien de sa sensibilité. Alors, mon grand, restons amis, ne gâchons pas ce sentiment de partage pour une relation qui ne te mène nulle part. Pour moi tout est différent. Je n'attends rien sinon un peu de considération.

Joss, ils font mal tes mots parce que tout au fond de chacun d'eux, il y a une vérité et toute vérité n'est pas bonne à entendre. Dans la vie, il y a des moments où les choses se déroulent mal et d'autres moments où il suffit d'un geste, d'un sourire pour que tout se dénoue d'un coup. Laissons l'été avancer et la vie faire son chemin.

En plaine, c'est l'été, c'est juillet. Sur les hauteurs, c'est le printemps des glaciers et des alpages. Depuis peu, les routes de montagne sont ouvertes et la montée des bêtes dans les hauts pâturages va commencer.

Hier soir, je n'arrivais pas à m'endormir, un petit problème planait dans ma tête. Comment allions-nous traverser le torrent ? Le pont de métal qui nous permet, pendant la belle saison, l'accès au refuge a été enlevé pour l'hiver et n'a pas encore été remis. Ce matin, le problème est résolu. Nous allons faire comme autrefois, marcher sur une poutre de bois solide mais étroite posée sur les deux rives de la rivière. Nous

voilà engagés, le torrent gronde sous nos pieds. La gorge sèche et le souffle court, nous traversons comme des funambules.

Sur le sentier humide, nous évitons les mousses en fleurs et les premières anémones. Le printemps est à son apogée, le monde végétal déploie ses trésors de couleurs et de senteurs.

Les enfants sont arrivés les premiers à la Tchigière, ils cherchent la clé sous la pierre d'angle et ouvrent la porte. Surprise ! La marmotte s'est à nouveau invitée dans la cuisine. Le nettoyage de la petite maison dans la montagne s'annonce ardu. Les hommes s'attaquent avec des faucilles aux chardons qui envahissent l'entrée, débarrassent les bois morts apportés par l'avalanche et nous approvisionnent en eau qu'ils vont chercher au torrent tout proche.

Après ces quelques heures de travail en groupe, j'ai besoin de m'isoler, de marcher dans la montagne... libre.

Les fleurs me parlent, je reconnais leurs visages, chacune d'elles a sa propre expression, douce ou sévère. Tout est chargé d'énergie et je me rends à cette plénitude offerte grâce aux plantes qui se penchent sur mon passage. Il y a des couloirs faits de gros rochers empilés et plus bas un étang fréquenté par les enfants et des grenouilles. Ici en altitude, l'énergie du printemps est particulière, elle s'infiltré dans le corps engourdi et répand sa sensuelle paresse.

Le sentier qui borde le torrent près de son lit est creusé dans le limon, puis il se sépare en deux. À droite, en été, une pelouse de mousse verte prend sa force dans l'eau claire. Plus haut, à l'horizon, s'étale une steppe alpine aux reflets argentés ; entre le tracé du torrent et les hauts couloirs, des plantes de fétuque, ou herbe à bouquetin, se balancent sous le soleil.

À gauche, c'est mon fief. Le torrent est loin d'être triste de ce côté de la montagne. Il a choisi la liberté. Il s'enroule autour des grands rochers, se repose dans de petits replats où vient se réchauffer la truite. Plus loin, des feuilles jau-

nies par la neige languissent dans son eau à demi-stagnante. L'impératoire, elle, se balance en mouvements insouciant ; sur ses larges feuilles roulent des gouttes d'eau glacée comme des perles. La linaigrette, la plus blanche des espèces marécageuses, rivalise de grâce aérienne avec les nuages.

Cette journée s'étire en longueur et cela me convient. Dans cet environnement, où je me sens à l'unisson du chant, du vent et des oiseaux, j'ai besoin de ta présence. Pour être en osmose avec ton côté montagne, je me promène le long du torrent jusqu'à sa source. Assise sur le bord de l'eau blanche, je caresse une roche ronde et chaude. Caresser une roche noire du glacier trépassé a mis de la douceur sur mon cœur. Caresser une roche puisque tu n'es pas là, une roche éternelle en ne pensant qu'à toi. Mon amour, je te cherche dans la peau d'un rocher au creux d'une coulée, comme on cherche un diamant dans le limon d'une moraine. Tout est si froid quand tu n'es pas là. Mal de toi, tu me manques. Mal à ma vie qui passe et qui ne revient pas.

Joss symbolise pour moi quelque chose d'infiniment subtil tel le parfum d'une fleur qui passe et que j'aimerais garder pour moi à la manière d'un cadeau. Je me rends compte qu'il est doux et périlleux de vivre ainsi, te sachant pas bien loin et souvent absent. C'est un peu comme de cueillir un bouquet d'edelweiss sur un éperon rocheux. Il faut être en équilibre.

Ma force, je la dois à ce qui m'entoure et m'habite, aux couleurs rouge et violet du soleil qui se couche et à la rosée du matin. À ces sentiments parfois chiffonnés et défroissés qui traversent mon cœur. Tu es mon amour, mon amour de deux saisons, ma terre d'hiver, ma terre d'été. Tu es ma vie, ma montagne. Je te parle de tout ce qui existe et je parle de toi comme on parle de Dieu. Tu es celui que j'aime, mon homme-neige, mon homme-rocher.

Mon chemin vers toi ne se fait qu'à pieds, mais avec lucidité, toi mon impossible. Je ne sais pas si cela vous est déjà arrivé de rencontrer une telle sensation. C'est un peu comme

un tour de magie, en apparence c'est simple et pourtant, il y a toujours un doute qui plane, mais cela ne change rien à la force de cette émotion. Pour tisser une harmonie parfaite, il faut, paraît-il, une absence et un long silence ; alors je patiente et flirte avec ma vallée.

L'aube et le soleil se marient tout là-haut sur les pentes d'herbes tendres faisant perdre leur aspect immaculé aux montagnes. Dans les alpages, les pâtres et les bêtes contemplant les villages encore dans l'ombre qui s'éveillent. Pour effacer l'absence, j'ai besoin de cette solitude des hauteurs. Besoin de ce silence moelleux et rond comme de la tendresse, car mon cœur est rempli à ras bord ; quelques gouttes de plus et il va déborder, perdre sa matière.

Puis, comme un ami, l'air embaumé de l'odeur que dégagent les foins coupés me rappelle que c'est l'été.

Il fait chaud, un rayon traverse les arbres et vient troubler mes pensées. Sous l'effet de cette brise chaude, exhalée de nulle part, une joie folle s'empare de moi. Des pensées tendres ondulent entre les feuilles et la lumière, laissant éclater mon imaginaire où les fleurs de montagne se transforment en papillons roses et jaunes, le pigamon blanc en prince charmant ou roi de légende et les fougères en elfes et lutins des arbres et des mousses. La nature tout entière me prête une oreille attentive.

Le torrent m'appelle, il me reçoit, me charrie, m'enveloppe dans ses remous, m'étourdit. Je m'abandonne sur des images de plus en plus belles : ces grandes branches aux racines brûlantes, cette clairière aux recoins inconnus où coule une rivière, eau de nuit de tes yeux. Lorsque l'on s'abandonne, on libère le meilleur et c'est toujours par toi que j'atteins la plénitude, le rêve. Pourquoi est-ce si difficile dans la réalité ? Pourquoi suis-je l'esclave d'un impossible condamné à l'éphémère ?

Tandis que les ombres se font plus profondes, je pense à avant, à cette amitié entre toi et moi, simple comme un refrain. Aujourd'hui, je suis là à attendre, jour après jour. Se

peut-il que tu quittes cette relation sans dire un mot ? Depuis quelques jours une étrange sensation me bouscule. Puis je me dis : « Te laisse pas prendre à ce jeu-là ! » De toute façon, ne pas savoir arrange parfois les choses.

En ce moment mon cœur est posé sur une minuscule et aérienne vire. Comment faire pour le stabiliser, quand le partage des sentiments glisse sur une série de dalles en surplomb, quand la roche n'offre pas de point d'assurage et aucun relais sur cette fissure ? Ce n'est pas vraiment cela, la vie que je veux, et pourtant je n'ai de seule vie que celle que tu veux bien m'inventer. Tu es le guide. Le chemin à suivre est sous tes pieds, orienté par les signes de la vie. Ton sourire, c'est comme la lumière du matin en montagne, elle change et fait ressortir les saillants, elle donne la dimension exacte de mes couloirs et le tracé vers la vire où est posé mon cœur. Je suis comme cette fleur de moraine qui appartient et se donne au vent, caressée et pliée à la limite de la cassure, mais qui reste debout.

Début de semaine sans envie de travailler, matin paresseux sans envie de rien, voilà un lundi bien morose... puis soudain ta voix !

La fenêtre ouverte laisse une fois encore chanter la vie. Coup d'amour, coup de vie. Il me suffit de si peu pour retrouver cette énergie salvatrice, qui te fait feu et moi flamme, qui te fait énergie et moi attente, qui te fait seigneur et moi servante. Tu es la caresse et moi la femme.

Depuis ma plus tendre enfance, on m'a toujours répété qu'il suffisait de vouloir pour pouvoir. Je n'y crois plus. Ce vendredi maudit est arrivé, ce vendredi où la terre n'est plus vraiment ronde. Est-ce ma volonté qui me trahit... ou la vie qui me nargue ?

Joss part en vacances accompagné.

Quoique l'on fasse, il faut toujours faire un effort. Il faut aller jusqu'à la porte de soi-même, parfois au-delà de cette porte. J'ai bien essayé de mettre mes émotions en veilleuse pour m'interroger... je ne récolte que silence et vent. Cet

amour est-il chimère imaginée ? Imaginaire... Existe-t-il vraiment ? Malgré ma fierté montagnarde, mon cœur est miné, plein de crainte folle, tendre. Malgré mes délires, je t'aime tant. M'aimes-tu autant ?

Cette semaine mon cœur est perdu, cassé, il ne te retrouve pas. Les sapins craquent, les rochers crient, l'amour m'attaque, l'amour me fuit. Dans mon cœur, je n'entends plus battre ton cœur, j'ai froid. Un jour tu m'as ouvert toute la terre, puis ce vendredi tu m'enterres, comme si l'amour n'avait jamais existé. Cette semaine, je suis en enfer. Ton silence. J'ai mal à l'âme.

Va-t'en, surtout ne te retourne pas ! Prends mon sourire, prends mes regards ! Prends ma tendresse, prends mes caresses, prends mon amour, prends mes mots et fais-en un grand manteau ! Et puis va-t'en !

Mes mains sont pleines de tempêtes, du vent plein mon cœur, comment peux-tu me laisser ainsi ? Tu sais depuis toujours la violence de mes sentiments, toi mon amour. Je n'arrive pas à évaluer, à interpréter ce qui se passe autour de moi. Mais je réagis en me plongeant dans la nature, ce qui ne m'empêche pas d'avancer comme une ombre. Un énorme rocher se dresse devant moi. Il me faut rassembler mes forces de sorte que je puisse l'escalader et passer de l'autre côté. Après avoir franchi l'obstacle, je me retrouve sur un replat herbeux. La vue est magnifique.

Dans la vallée en bas, le village est blotti au milieu des prés verts. Les champs de blé et les jardins l'entourent comme un rempart. Les arbres, eux, se dressent dans leur majestueuse plénitude estivale. Mes yeux ne se lassent pas de ce décor.

Puis, jusque tard dans l'après-midi, je reste là sous la lumière, laissant défiler les événements et les expériences de ces jours d'un été qui s'annonce douloureux.

Il est l'heure de rentrer. J'avance d'un pas hésitant dans ce talus qui surplombe la route, fragilisée, bouleversée. Soudain,

un manque de concentration ou peut-être cette chose qui me ronge de l'intérieur me déséquilibre. Je glisse dans les débris de pierraille et m'écrase quelques mètres plus bas, la tête la première sur le goudron de la route principale. Des voix et des bruits curieusement lointains. Une voiture, puis plus rien. Mon corps physique m'a lâchée.

La recherche constante d'une reconnaissance, d'un amour hors du commun m'a poussée au-delà de mes propres limites. Je ne suis plus qu'une pauvre chose au fond d'un lit d'hôpital. Dans cet état semi-comateux, j'ai l'impression de marcher d'un pas pesant à travers les hautes herbes, lorsqu'un serpent surgit devant moi sifflant agressivement dans ma direction. Paralysée par la peur, je reste là. Il est si beau et pourtant si dangereux. Je reste immobile devant lui qui ne semble guère décidé à s'en aller. Je ne peux pas le tuer. Prendre mes jambes à mon cou encore moins. La seule pensée que le serpent puisse m'attaquer sans que je puisse faire le moindre geste... mon Dieu ! Nous restons face à face longtemps sans bouger et sans faire de bruit. Peu à peu, la peur qui me retient prisonnière disparaît et ma pensée se fait plus claire.

Le matin se prépare et ma tête me fait moins mal, laissant venir à moi des images plus réelles. Je comprends maintenant la puissance de cette peur qui a ligoté ma conscience et tout mon être, me rendant incapable de réagir, d'accepter l'inévitable. Puis l'intensité de la vie et mon amour pour ma vallée me donnent le courage une fois encore de retourner dans cette contrée de mon cœur qui est ma force, mon âme.

La grandeur de ce qui m'entoure jour après jour me fait comprendre à quel point il est important de triompher de soi-même.

Joss, avant toi je me sentais bien dans ma vie malgré mon âge. Aujourd'hui, je ne ressens plus cette assurance, car la diablerie qui s'est glissée dans ma vie me fait beaucoup de bien, mais elle m'avale toute crue, me faisant perdre toute ma stabilité morale. C'est pourquoi je quitte les jardins du rêve et

reprends ma vie un peu comme on laisse sa chance prendre un autre chemin. Et puis, tu le sais, mon cœur est immense, je m'en irai vers demain avec autant d'impatience.

Avec toi, je quitte l'envers d'une douce quiétude et un univers qui ne m'est pas familier, pour me lancer avec plus de certitudes vers des horizons connus. Je vais laisser cet amour d'automne aux carrefours de la vie pour découvrir d'autres sensations et marcher à la rencontre de nouvelles émotions. Je volerai à nouveau de mes propres ailes et retrouverai une espèce de liberté du cœur. J'oublierai peut-être un instant celle qui, autrefois, n'osait respirer que par toi.

En ce moment, je glisse doucement hors de ta vie, un peu comme un oiseau lance son chant dans un ciel à la mesure de ses espérances. Je me prépare à quitter cet amour avec confiance et à rejoindre tous les possibles de l'existence.

Ce n'est sûrement pas un hasard si mes parents m'ont prénommée Mina, charmant diminutif de *femina*, femme, car depuis ma petite enfance je me sens différente. Mes ressentis sont un insolite mélange de feu et d'eau, de certitudes et de négations. J'ai toujours voulu vivre sans entraves, oublier les côtés sournois de l'existence et chasser ces cauchemars faits d'épouvantables images d'âmes trépassées et de figures démoniaques qui continuent à monter en moi, transmises par plusieurs générations de conteurs, touchant les âmes les plus sensibles.

Pour me sentir un peu plus forte face à tout cela, je me suis tournée vers les animaux. Mon affection pour eux a commencé par un étrange échange entre l'enfant et la nature, l'enfant et la montagne. Fillette solitaire, je me suis mise à dialoguer avec les animaux, les arbres, les plantes et les pierres. Adolescente, je trouvais cela un peu primaire et je riais de moi-même. Plus j'avance dans la vie, plus je vis dans la nature, plus elle me reconforte. Elle fait fondre mes chagrins. Elle me permet de la regarder et de contempler son équilibre et son infinie logique.

Qu'est-ce qu'un amour humain face à l'œuvre du grand architecte qui descend du soleil et crée le monde avec joie ?